

Réunion groupe de recherche lundi 21 février 2000, 17h, salle du conseil (et déjeuner vendredi 25 février 12h30 à la Vague pour ceux qui souhaitent poursuivre la réflexion et/ou ne peuvent pas assister - me prévenir pour réservation table)

Société(s), culture(s), langage(s) et discours - éléments de réflexion en vue de la constitution d'un groupe de recherche associé au Département d'Anglais

Vous trouverez ci-dessous quelques éléments de réflexion à propos du projet de création de groupe de recherche que j'ai évoqué en réunion de département. Ma réflexion a été (aurait dû être ?) guidée par un principe essentiel : un groupe doit permettre à plusieurs chercheurs de travailler ensemble, alors que la recherche que nous pratiquons est souvent très personnelle (ce qui n'est pas à mes yeux nécessairement une faiblesse). Un groupe doit donc s'appuyer sur des convergences qui permettent des mises en commun (d'idées, d'énergies, de moyens ...), mais il faut surtout qu'il y ait une trame sur laquelle plusieurs fils peuvent être tissés pour aboutir à un ensemble cohérent. Les quelques idées qui suivent sont au moins en partie le reflet de mes centres d'intérêt personnels, mais je vous les livre en tant que point de départ possible au débat.

Objectifs ... (liste provisoire et non-exhaustive ...)

Recherches sur :

- la nature de la représentation, sa fidélité, sa pérennité
- les décalages entre « faits » et représentation : filtre, biais ou subjectivité
- le discours comme mythe (ex. le discours du déclin en GB depuis les années 60 ...)
- langage(s) et société/pouvoir
- la façon dont le *medium* peut influencer sur le *message*, (et non seulement dans les médias)
- ...

Approches méthodologiques

Société, culture et discours : l'exemple des médias

Les lignes qui suivent s'appliquent particulièrement à l'étude du discours journalistique, mais peuvent, je l'espère du moins, se transposer à d'autres domaines.

L'étude de la représentation d'un phénomène quelconque passe principalement par la confrontation entre les faits eux-mêmes et la représentation qui en est proposée. Cela suffit souvent pour identifier les écarts : reste éventuellement à en chercher l'explication. Par exemple l'évolution de l'image de la famille royale peut s'expliquer à la lumière d'une politique délibérée de plus grande visibilité, jugée nécessaire à un moment donné, mais qui est vite devenue dangereuse lorsque l'écart entre la réalité et l'image recherchée devenait trop important. La création d'un mythe autour de l'évacuation de Dunkerque peut se comprendre lorsqu'on examine les récits donnés à la radio et les représentations cinématographiques ultérieures ; et on peut aussi — et peut-être surtout — invoquer la nécessité en temps de guerre de sauvegarder le moral ou même tout simplement de mettre en avant une lecture optimiste des faits, même si cela doit passer par une présentation qui ne soit pas en tout point fidèle à la stricte réalité.

Des écarts entre la vérité et la représentation qui en est proposée peuvent provenir tout simplement d'une erreur matérielle. Ils peuvent aussi être le résultat d'une déformation ou d'une suppression volontaires ; c'est ce qui se passe, par exemple, lorsque la censure impose des « coupes », ou lorsqu'un journaliste s'autocensure. Dans ce cas, la représentation des faits est en décalage par rapport à la vérité parce que les données qui auraient permis de communiquer cette vérité sont absentes, incomplètes ou inexacts.

De la subjectivité

Souvent les décalages entre les faits originels et la représentation qui en est proposée par un médiateur, quel qu'il soit — presse, télévision, image, rapport officiel, œuvre littéraire — sont plus subtils. D'ailleurs, l'existence d'une représentation « objective » est-elle même possible ? Pour Benveniste, le *récit*, dans lequel la subjectivité est effacée et qu'il oppose au *discours*, appartient au registre de la narration historique :

L'énonciation *historique*, aujourd'hui réservée à la langue écrite, caractérise le récit des événements passés. Ces trois termes, « récit », « événement », « passé », sont également à souligner. Il s'agit de la présentation des faits survenus à un certain moment du temps, sans aucune intervention du locuteur dans le récit.¹

Relatés de cette façon, « les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter tout seuls² », toujours selon Benveniste.

Bien entendu, la simple utilisation du passé simple à la troisième personne ne suffit pas à éliminer automatiquement toute subjectivité, tout regard. Les événements ne peuvent pas être simplement « posés », ne serait-ce que parce que l'énonciateur va choisir parmi les multiples événements qui peuvent se produire ceux qu'il va effectivement essayer de dire ou de représenter. Les événements ne peuvent pas se raconter tout seuls, ils ne peuvent que *sembler* se présenter ainsi.

¹ Emile BENVENISTE. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, 1966, p.239

² *idem*, p. 241

Dès qu'il y a représentation, dès qu'il y a médiatisation, il y a nécessairement intervention du jugement de la personne qui l'opère, même lorsque le narrateur fait tout pour s'effacer en proscrivant « tout ce qui est étranger au récit des événements (discours, réflexions, comparaisons)³. ». L'absence totale du regard subjectif est donc impossible. Benveniste ne s'y trompe d'ailleurs pas, puisqu'il précise que « l'énonciation historique des événements est [bien entendu] indépendante de leur vérité 'objective' »⁴. On peut se demander s'il n'est pas d'autant plus important d'identifier l'intervention de l'énonciateur qu'elle est cachée ou escamotée.

On peut également s'interroger sur le sens du terme « objectivité », qui semble à première vue le contraire de la « subjectivité ». Pour Jean-Paul Sartre, le terme objectivité signifie, dans l'acception qui nous intéresse ici, « la valeur absolue d'un regard dépouillé des faiblesses subjectives »⁵. Pour Albert Camus, le manque d'objectivité est associé à l'intrusion de « considérations personnelles »⁶. Mais la subjectivité ne se limite pas à des faiblesses ou à des considérations personnelles qui feraient irruption dans le récit. Elle est tout simplement inévitable, puisque l'on ne peut rien dire qui soit totalement coupé de son propre jugement sur le monde. Hubert Beuve-Méry disait bien que l'objectivité n'existait pas, et que le journaliste honnête ne pouvait, au mieux, que tendre vers une impartialité désintéressée. De plus, on ne peut échapper à la nécessité de reconstituer un récit cohérent à partir d'une succession de faits souvent discontinue. Il y a donc toujours lecture, interprétation et représentation.

Donc, les médias ne se contentent pas d'établir de « simples » comptes-rendus des événements. Le rôle principal d'un journal est de proposer au lecteur un résumé organisé, structuré, hiérarchisé de l'actualité. Quant à la création artistique (oeuvre de littérature, cinéma, photographie, arts plastiques ...), la question ne se pose pas dans les mêmes termes : l'art revendique sa subjectivité.

Construire l'événement ?

L'actualité n'existe pas à l'état brut ; elle est créée par les médias qui assurent ainsi, justement, leur rôle de médiatisation. Les faits bruts sont d'abord transformés en événements — on *construit* l'événement, pour reprendre le titre d'un ouvrage sur les médias et l'accident de Three Mile Island en 1979⁷ — et, selon l'évaluation de l'intérêt du public pour ces événements, ils sont ensuite transformés en actualité.

Le lexique du journalisme est à ce titre révélateur. Si la presse française et britannique partagent la majeure partie des termes utilisés pour décrire les textes publiés — on parlera d'article, d'éditorial et ainsi de suite — il y a un terme anglais qui résiste à la traduction — ou à la transposition—, un terme utilisé surtout par les journalistes eux-mêmes, celui de story. On imagine mal un journaliste français dire

³ *idem.* p. 241

⁴ *idem.* p. 240

⁵ Jean-Paul SARTRE. *Situations III*, Paris : Gallimard, 1949, p. 141

⁶ Albert CAMUS. *La Peste*. Paris : Gallimard, 194X, p. 296

⁷ Eliseo VERON. *Construire l'événement : les médias et l'accident de Three Mile Island*. Paris : Editions de minuit, 1981

d'un événement quelconque qu'il représente une « bonne histoire »⁸, mais un journaliste ou responsable de rédaction anglophone n'hésitera pas à dire que tel ou tel événement constitue « a good story ». À titre d'exemple, dans son manuel destiné aux futurs journalistes, *Newsman's English*⁹, Harold Evans, ancien rédacteur en chef du *Sunday Times* et ensuite du *Times*, consacre un chapitre à « The Structure of a News Story ». Sous sa plume, le terme « story » ne se limite pas aux « action stories » qui peuvent effectivement « raconter une histoire » mais s'applique aussi à des articles plus complexes qu'il appelle « statement-opinion stories ».

On peut même dire que le récit a pris une place centrale dans la société moderne. Comme l'écrit Michel de Certeau :

Du matin à la nuit, sans arrêt, des récits hantent les rues et les bâtiments. Ils articulent nos existences en nous apprenant ce qu'elles doivent être. Ils « couvrent l'événement », c'est-à-dire qu'ils en *font* nos légendes (*legenda*, ce qu'il faut lire et dire). Saisi dès son réveil par la radio (la voix, c'est la loi), l'auditeur marche tout le jour dans la forêt de narrativités journalistiques, publicitaires, télévisées, qui, le soir, glissent encore d'ultimes messages sous les portes du sommeil. [...] La vie sociale multiple les gestes et les comportements *imprimés* par les modèles narratifs ; elle reproduit et empile sans cesse les « copies » de récits. Notre société est devenue une société *récitée*, en un triple sens : elle est définie à la fois par des *récits* (les fables de nos publicités et de nos informations), par leurs *citations* et par leur interminable *récitation*.¹⁰

Cette analyse du rôle du récit dans la société ouvre de multiples perspectives.

Il convient dans toute étude de la façon dont un « texte » (dans l'acception large du terme) rend compte d'un événement d'évaluer le degré de fidélité du récit proposé par son auteur. Ce dernier peut proposer une lecture erronée d'un événement en toute bonne foi, lorsque son analyse de la situation est inexacte. Il peut aussi introduire, consciemment ou inconsciemment, un biais provoqué par ses propres préjugés ou partis pris.

Sans doute faut-il également garder à l'esprit l'existence de grands « mythes » dans l'imaginaire politique : mythes d'un âge d'or, d'un grand sauveur, d'une conspiration et d'autres mythes encore, tous fréquents, et peut-être même nécessaires. Comme l'écrit Raoul Girardet dans *Mythes et mythologies politiques* :

Récit de caractère explicatif, on ne saurait cependant oublier que le mythe est aussi puissance mobilisatrice. À la fonction de restructuration mentale de l'imaginaire politique en correspond donc une autre qui est de restructuration sociale. Prenant naissance dans une situation de brisure de l'environnement historique, se développant dans un climat de vacuité sociale, le mythe politique est instrument de conquête d'une identité compromise. Mais il apparaît aussi comme élément constructif d'une certaine forme de réalité sociale [...]

⁸ Il dira sans doute « un bon sujet »

⁹ Harold EVANS. *Newsman's English*. Oxford : Heinemann, 1972, p. 110

¹⁰ Michel de CERTEAU *L'invention du quotidien. L'arts de faire*. Paris : Gallimard Folio, 1990, p. 271

Contribuant, en ce qui concerne les groupes, à leur faire prendre conscience de leur identité, il contribue également à resserrer leur cohésion et à assurer leur identité [...].¹¹

Les brisures ne manquant pas à notre époque, la naissance de nouveaux mythes sera certainement un domaine de recherche fructueux.

Il y a d'autres types de décalages dans la représentation qui peuvent être mises en évidence par le biais d'une analyse détaillée des textes s'appuyant sur les « techniques » de l'analyse de discours [voir ci-dessous en annexe 1].

Le discours historique n'échappe pas à ces phénomènes de subjectivité. Elle ne peut se borner à donner les faits ; elle doit établir un récit interprétatif permettant d'en dégager la signification. Elle doit également s'intéresser aux discours qui structurent la société. Comme le dit Marc Ferro, « La connaissance et l'intelligibilité [...] contribuent [...] à mieux déceler les pièges des discours normatifs et idéologiques de toute propagande, de toute publicité, que ceux-ci émanent d'une Eglise, d'une firme, d'un pouvoir ou d'un parti. »¹²

Groupe de recherche Société(s), culture(s), langage(s) et discours du Domaine Anglophone (SCLDDA)

Ce groupe mènerait des projets de recherche à l'interface entre société(s) (civilisation ; ...) et culture(s) (cinéma, littérature, art ...), d'un côté, et langage(s) et discours et de l'autre. L'un des domaines privilégiés de cette recherche au carrefour de deux au moins des disciplines des études anglaises pourrait être celui du discours politique. La plume, dit-on, est plus puissante que l'épée ; en tout cas le verbe reste l'arme principale de la politique. Il sert à présenter et à convaincre, à informer et, souvent, à masquer ou à dissimuler. La rhétorique est plus que jamais un outil de pouvoir, comme l'a très bien compris le parti travailliste britannique de Tony Blair. Le(s) langage(s) du nouveau parti travailliste constitue(nt) un objet d'étude particulièrement riche. Le discours de la guerre est également un domaine qui pourrait faire l'objet d'un projet de recherche dans le cadre de ces groupe.

Mais le verbe n'est pas l'unique langage au travers duquel la société s'exprime, se représente et agit : l'image prend une place grandissante dans toute communication. Les médias audiovisuels et le cinéma ont également leurs discours. On peut étudier la façon dont le cinéma raconte l'histoire, comme le fait Marc Ferro, principalement pour le cinéma soviétique, dans *Cinéma et Histoire* (1993)¹³. Quant aux possibilités d'étude des discours dans les médias, c'est un domaine très vaste dans lequel le problème essentiel sera le choix des priorités.

D'autres types de discours (genres, ...) utilisent, détournent, démontent, mettent en scène, illustrent, déconstruisent (?) un ou plusieurs discours : mythes et légendes, par exemple, constituent des

¹¹ Raoul GIRARDET. *Mythes et mythologies politiques*. Paris : Seuil, 1986, p. 181

¹² Marc FERRO, *L'histoire sous surveillance*, Paris, Folio, 1985, p. 9-10

¹³ FERRO, *Cinéma et Histoire*. Paris : Folio, 1993

(re)constructions du réel qu'on retrouve dans l'art, la littérature ou le cinéma aussi bien que dans le domaine politique, journalistique ou historiographique.

Ce terrain sur lequel la linguistique rencontre la société et la culture est propice à la rencontre d'approches multiples dans un travail enrichi par des apports divers provenant de l'intérieur de notre discipline comme d'autres disciplines des « humanités ».

L'ouverture, qui peut être une richesse, peut également conduire à un éclatement ou un émiettement. Il serait sans doute prudent, au moins dans un premier temps, de centrer les travaux du groupe autour d'un nombre restreint de projets de recherche concrets et bien délimités.

L'un d'eux pourrait porter sur la représentation de la guerre au vingtième siècle (colloque prévu en novembre 2000).

La représentation de la guerre au vingtième siècle dans le monde anglophone

Ce projet de recherche pourrait être lancé par un colloque que j'organise en collaboration avec l'IEP de Bordeaux et qui devrait avoir lieu en novembre prochain (17 et 18, à Bordeaux puis à Pau, à confirmer).

Ce colloque étudiera la façon dont les médias rendent compte des grands conflits du siècle (qui n'en manque pas). Il examinera les tensions entre les autorités politiques et militaires (qui en temps de guerre tendent à privilégier le secret) et les médias, qui s'efforcent non seulement de diffuser des informations sur la conduite de la guerre mais essaient de la situer dans son contexte (stratégique, politique, ...) et d'en évaluer les conséquences. Les médias peuvent défendre un sentiment national ou patriotique, promulguer « une certaine idée » de l'identité nationale, ou, au contraire, s'opposer à la poursuite de la guerre.

Les débats se concentreront sur les représentations des conflits dans les médias britanniques et américains, mais pourront s'appuyer sur quelques interventions portant sur l'expérience d'autres pays permettant d'élaborer des comparaisons éclairantes.

Le colloque sera (j'espère) soutenu par le quotidien régional *Sud Ouest* en collaboration avec l'IEP de Bordeaux, et bénéficiera (dito) de l'appui du British Council. Une traduction simultanée pourra être prévue à Pau.

Certains invités ont déjà donné un accord de principe à leur participation :

- Asa Briggs, historien britannique : sujet à définir, mais vraisemblablement la BBC et la Seconde Guerre mondiale
- Kenneth O. Morgan, historien britannique : La presse et la guerre des Boers (ou la Première guerre mondiale)

- Jean-Claude Sergeant, professeur de civilisation britannique, spécialiste des médias (sujet non encore communiqué)
- Antoine Capet, professeur de civilisation britannique : la presse et la Seconde Guerre mondiale
- Renée Dickason, maître de conférences spécialiste des médias britanniques (Irlande du Nord)

Il est prévu d'inviter un ou plusieurs spécialiste(s) des médias américains pour présenter notamment la couverture des guerres du Viêt-nam, de Corée, et du Golfe, ainsi qu'un correspondant de guerre britannique ou américain, et, peut-être, un photographe (Don McCullin ?). Enfin un (des) journaliste(s) ou spécialiste des médias français pourrait participer aux débats. Je pourrais également proposer une réflexion sur les médias et la guerre des Malouines.

Annexe 1: analyse de discours

Analyser le discours journalistique et argumentatif

L'étude des discours journalistiques et argumentatifs que l'on retrouve dans les articles d'information et d'opinion dans la presse permet souvent de mettre en évidence des partis pris idéologiques, et par conséquent cette approche apporte une contribution importante à l'analyse de la représentation dans la presse. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une technique qu'il suffirait d'appliquer aveuglément pour faire ressortir mécaniquement les contenus implicites d'un document. Il faut, comme dans toute recherche, adapter la méthode à l'objet étudié. John Wilson, qui propose dans son livre *Politically Speaking* une analyse du discours politique s'appuyant sur la pragmatique linguistique, plaide en faveur d'un mélange d'approches :

Although the analysis has been heavily influenced by the Anglo-American view of linguistic pragmatics, various different theoretical and methodological ingredients will be added where these are seen as relevant or necessary in exploring particular issues. [...] The mixed approach [...] seems particularly relevant where one is involved in an applied exercise¹⁴.

L'implicite — présupposition et sous-entendu

Sous l'appellation générale d'implicite on peut distinguer entre le phénomène de la présupposition et celui du sous-entendu. La présupposition correspond à une forme d'implicite qui ne dépend pas du contexte, le sous-entendu à une forme d'implicite qui, au contraire, ne peut être décodé sans une certaine connaissance du contexte extralinguistique. Un exemple permettra d'illustrer cette distinction : « Pierre s'est remis à fumer ».

Cet énoncé présuppose que Pierre fumait autrefois, et qu'il a ensuite, pendant un temps, cessé. Il présuppose également qu'il y a quelqu'un qui s'appelle Pierre. Il peut aussi comporter un sous-entendu,

¹⁴ John WILSON *Politically Speaking*. Londres : Blackwell, 1990, p. 2

qui pourra être, selon les circonstances, une signification comme « tu ferais bien de veiller à ne pas en faire autant ...¹⁵ », ou encore, dans un autre contexte, « il faudra sortir un cendrier ». Il est clair que seul le contexte peut permettre de saisir ce sous-entendu, alors que le sens présupposé est « *context free* », c'est-à-dire qu'il peut être saisi en dehors de tout contexte.

A quoi sert la recherche de l'implicite?

La présupposition

La présupposition est un phénomène dont l'enjeu dans le discours est considérable. Brown et Yule citent la définition suivante de Stalnaker :

[...] presuppositions are what is taken by the speaker to be the common ground of the participants in a conversation.¹⁶

Il n'y a certainement pas lieu de limiter la présupposition à une conversation, mais l'idée de « common ground » est cruciale.

Selon Givón, cité par Brown & Yule, la présupposition¹⁷ est :

[...] defined in terms of assumptions the speaker makes about what the hearer is likely to accept without challenge¹⁸.

On peut néanmoins considérer que cela n'est pas vrai de tous les cas, en particulier lorsque l'énonciateur décide délibérément de tenter de manipuler son co-énonciateur. C'est le cas, par exemple, dans certaines tournures typiques de la « langue de bois » utilisée surtout dans les pays totalitaires. Ainsi, lorsque l'on voulait renforcer certaines idées, on les répétait inlassablement sous forme de présupposition. Dire que les « tigres de papier du capitalisme international » ont fait ceci, ou n'ont pas fait cela (peu importe — la négation dans la proposition principale n'annule pas la présupposition), sert autant à marteler le message fondamental, la représentation du capitalisme international comme un tigre en papier, qu'à donner les informations contenues dans la suite de la proposition. Lorsque Lénine dit, au lendemain de la révolution de Février,

Le capital impérialiste anglo-français, dans les intérêts de la continuation et de l'aggravation de ce massacre, a forgé des intrigues de palais [...] et a organisé un nouveau gouvernement

¹⁵ Exemple modifié d'après l'exemple « Pierre a cessé de fumer » proposé dans C. KERBRAT-ORECCHIONI. *L'Implicite*. Paris : Armand Colin, 1986, p. 271

¹⁶ *Ibid.*, p. 29

¹⁷ Tout au moins le type de présupposition qui intéresse l'analyse de discours, la présupposition *pragmatique*. Il serait inutile de porter plus dans le détail la discussion théorique concernant les différentes conceptions de la présupposition, que le lecteur intéressé pourra trouver dans Paul LARREYA, *Énoncés performatifs, présupposition : éléments de sémantique et de pragmatique*, Nathan, Paris, 1979, 108p.

¹⁸ *Ibid.* p. 29

tout prêt qui s'est effectivement emparé du pouvoir après les premiers coups de la lutte prolétarienne portés au tsarisme¹⁹.

il présuppose, plus qu'il ne dit explicitement, que le capital anglo-français est impérialiste et ainsi de suite. Remarquons que le fait d'observer ce phénomène linguistique n'infirme en rien — ni ne confirme — la véracité des propos du révolutionnaire. Quoi qu'il en soit, l'intérêt de l'étude de la présupposition, qui permet d'identifier ainsi ce que l'énonciateur présente — sincèrement ou avec l'intention de manipuler — comme en quelque sorte « allant de soi » pour son co-énonciateur, apparaît clairement.

Le sous-entendu

Contrairement à la présupposition, qui peut s'analyser indépendamment du contexte, l'implicite nécessite, pour être interprété, une bonne connaissance du contexte discursif. Le principe général de toute communication efficace, que le linguiste américain Grice nomme le *Cooperative Principle*, est le suivant :

Make your conversational contribution such as is required, at the stage at which it occurs, by the accepted purpose or direction of the talk exchange in which you are engaged²⁰.

Ce principe, ici exposé pour le cas de la conversation, vaut pour toute situation d'énonciation. D'autres linguistes ont formulé des principes ou « lois » du même ordre, notamment Oswald Ducrot dans *Dire et ne pas dire*, qui propose des « lois du discours » présentant plusieurs points communs avec la formulation de Grice. Tout manquement à ces règles rajoute une nouvelle signification au sens littéral de son énoncé.

Ces lois ou maximes expliquent bien pourquoi, dans certaines situations, des expressions paraissent dire beaucoup plus qu'elles ne disent en surface. À un niveau très simple, quelqu'un qui pose une question au sujet d'une autre personne « trahit » son intérêt pour elle. Ce n'est pas la question elle-même qui permet de s'en rendre compte, mais le fait qu'elle soit posée. Pour reprendre les termes de Coulthard, cité dans *Discourse Analysis*, lorsqu'on écoute quelqu'un, on garde toujours présente à l'esprit la question, « pourquoi est-ce maintenant et à moi qu'il dit cela ?²¹ ».

Gordon et Lakoff précisent que dans un énoncé destiné à informer, on ne dit pas des choses que son interlocuteur doit vraisemblablement savoir déjà ou tenir pour acquises²². Prenons un exemple. Imaginons que le gouvernement annonce : « la livre ne sera pas dévaluée ». Cette phrase provoquerait

¹⁹ Cité dans Françoise THOM, *La langue de bois*, Paris : Julliard, 1987, p. 197

²⁰H.P. GRICE, « Logic and Conversation », in Peter COLE & Jerry L. MORGAN. *Syntax and Semantics, vol. 3, Speech Acts*. Londres : Academic Press, 1975, p. 45

²¹ BROWN & YULE, *op cit.*, p. 77 (« why that now and to me »)

²² David GORDON & George LAKOFF, « Conversational Postulates », in Peter COLE & Jerry L. MORGAN, *Syntax and Semantics, vol. 3, Speech Acts*, p. 92, traduction française : « Postulats de conversation », *Langages*, n° 30, 1973, p. 41

certainement une réaction du type « je ne savais pas qu'il était question de dévaluer la livre » ou encore, « je suppose que ce sera pour bientôt ! »

Tous ces phénomènes de présupposition ou de sous-entendu seront évidemment perçus par un lecteur attentif sans qu'il ait besoin de connaissances en linguistique. Toutefois la connaissance de leur fonctionnement permet de formaliser le mécanisme par lequel des choses peuvent être « dites » implicitement. Prenons un exemple concret de sous-entendu à partir du célèbre éditorial du *Times* « We are All Falklanders Now » publié au lendemain de l'occupation argentine des îles Malouines²³. L'éditorialiste écrit :

« There must be no nonsense of burning effigies, irrelevant spite, or public hysteria. The public imagination can so quickly and so easily be gripped by propaganda which can only distort and aggravate the issue. »

et on ne peut lui donner tort. Le public peut effectivement être manipulé par la propagande ; l'histoire n'en a que trop souvent apporté la preuve. Par ailleurs, l'appel au calme paraît *a priori* responsable et difficilement critiquable. Pourtant cette consigne implique bien que l'éditorialiste pensait — ou voulait donner à penser — que de tels mouvements d'hystérie collective étaient à craindre au Royaume-Uni en 1982. On ne met pas en garde contre quelque chose qui ne risque pas de se produire. Or, il semble que dans ce cas précis ce soit l'éditorialiste du *Times* qui perdait son sang froid, et non pas le peuple britannique, qui est resté, dans l'ensemble, calme, déterminé et résigné, mais certainement pas d'humeur à manifester sa colère ou son sens de l'humiliation par des actions violentes.

Annexe 2 : un autre projet possible (?) (mais peut-être un terrain déjà très occupé ? ?)

Les nouveaux langages du nouveau parti travailliste (New Labour, new language)

Le changement de discours opéré par le New Labour a frappé tous les esprits. Tony Blair s'est efforcé de faire oublier les dissonances au sein du parti en imposant une présentation soigneusement orchestrée. Son premier conseiller en communication, Peter Mandelson, a toujours cherché la façon la plus efficace de faire « passer » le message du nouveau parti — ou du parti rénové plutôt. Il a même utilisé à ce propos une expression troublante, lorsqu'il dit qu'il « essaie de créer la vérité²⁴ ». Mandelson a observé que « l'ère du gouvernement représentatif est en train de s'achever »²⁵. Selon l'auteur d'un récent pamphlet publié à ce sujet, les députés ne sont plus des représentants des électeurs auprès du Parlement, mais au contraire représentent le parti travailliste devant les électeurs. La politique, poursuit-il, devient une affaire de vente²⁶. L'enjeu est donc de taille.

²³ *The Times*, 5 avril 1982, p. 9

²⁴ Bob FRANKLIN, *Tough on Soundbites, Tough on the Causes of Soundbites : New Labour and news management*. Londres : Catalyst, 1999, p. 8

²⁵ *op cit*, p. 4

²⁶ *idem*, p. 4 « MPs are no longer the representatives in Parliament of their electors — they have become the representatives of the Labour Party to their electors. Politics becomes salesmanship. »

Il est désormais relativement facile de constituer un corpus de textes (discours, *policy documents*, et ainsi de suite) par l'intermédiaire du site Internet du parti travailliste. De surcroît, ces textes existent déjà sous forme numérique (*machine-readable*) et cela facilite une éventuelle utilisation de moyens de recherche informatisés. Des comparaisons synchroniques ou diachroniques pourraient être effectuées : le(s) discours New Labour peut être comparé(s) à ceux d'autres partis, ou à ceux du parti travailliste dans l'histoire. De même, on peut comparer, disons, un corpus des discours du Premier ministre, que l'on pourrait comparer à ceux de ses ministres. Enfin, on pourrait comparer les discours en fonction de leur public, par exemple le discours de Tony Blair devant l'Internationale Socialiste, qu'on comparerait à celui prononcé devant la *Confederation of British Industry*. Cette étude s'appuierait sur les approches que j'ai présentées ci-dessus, celles notamment de l'analyse de discours, mais également, pour des recherches menées sur une grande quantité de textes, celles de l'analyse quantitative.